



attribuée la statuette de Michel au merveilleux film de Teohé Karel Zeman qui sût ressusciter Jules Verne comme jamais jusqu'alors en assemblant maquettes animées, filigranées, et personnages réels dans ce chef-d'œuvre d'humour et de fantaisie, remontant aux sources de Mèlès qui s'appelle l'Invention diabolique.

D'un bout à l'autre du film de Karel Zeman « L'invention diabolique », l'écran nous permet ainsi de feuilleter, en compagnie de Jules Verne, le merveilleux album de nos souvenirs d'enfants.

(SUITE DE LA PREMIERE PAGE)

Venise et laisse la place à la tâche, à la trainée de couleur, qui emporte dans sa ronde frénétique tous les peuples du monde entier.

Cette forme d'expression suscite en outre deux impératifs : le goût du monstrueux et de l'antipathie. Le premier est surtout sensible en sculpture, où la mode est aux corps qui n'en sont pas, soutenus par deux jambes grêles et surmontés d'une bille en guise de tête. Amis, au pavillon anglais, illustre parfaitement cette esthétique du monstrueux. De même, en moins figuratif, Roel d'Haese et ses personnages effrayants, au pavillon belge. Quant à la recherche de l'antipathie, du bizarre et de l'insolite, nous en avons plusieurs preuves aussi : l'espagnol Millares introduit des torchons sales dans sa toile — Tapis mélange sable, plâtre et autres matériaux imprévus qui ne sont pas de la peinture — Hellen, Alberto Burri coud des sacs ensemble et met le feu à un tableau constitué par des plaques de contreplaqué — enfin, je ne sais plus quel Américain patriote peint sur papier journal son drap national grandeur réelle.

Par ailleurs, je croyais que Paris avait l'exclusivité de la monochromie et du tableau où il n'y a rien dedans. Erreur complète, nous avons de dangereux rivaux en l'Américain Rothko et en les Italiens Pontarelli et Scannavio qui, eux aussi, pratiquent cet esthétique du néant, mais, il est vrai, avec une « étrange subtilité », comme me le faisait remarquer un admirateur de ces peintures.

Le pavillon français

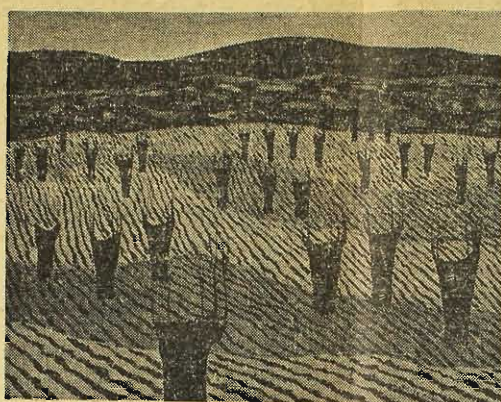
A Venise comme ailleurs, l'art français est minimisé, combattu, traité comme une vieille per-

sonne : la retraite. Pourtant notre pavillon — sous la direction vigilante de Raymond Cogniat, — ne cesse d'apporter à chaque nouvelle Biennale un ensemble de peintures et de sculptures authentiques, bien que de tendances très diverses.

Aujourd'hui, c'est Pignon qui est à l'honneur, avec la majorité des toiles éclatantes que nous avons vues à sa récente exposition galerie de France, et quelques autres plus anciennes, montrant son évolution. A cette force, à ce tempérament puissant et sonore, répond la musique de chambre de Legueult, d'une rare qualité, d'un raffinement qui ne tombe jamais dans la mélodie, d'une délicatesse raffinée, aux tonalités de sucre, d'azur et de rouge-gorge. Un très bel ensemble. Dans la salle d'entrée, voici Pevsner dont le Musée d'Art Moderne nous présente récemment l'œuvre monumentale, grandiose, rigoureuse, dont l'élégance ne nuit pas à la force. Enfin, Masson apporte sa poétique coutumière. Côté gravure : Friedlander dont on connaît les mérites : deux tapisseries de Springer complètent avec la section d'art sacré le pavillon de la France.

A la France est due aussi la rétrospective Braque qui ne semble pas donner la juste mesure de l'un des chefs de file de l'Ecole de Paris. Epoque fauve et cubiste très réduites ; époque actuelle, très faibles et trop abondamment représentées ; on ne sent pas l'évolution du peintre, ni cette calme obstination qui présida à toute sa vie et à toute son œuvre. Braque ne sort pas grand

LA XXIX^e BIENNALE DE VENISE



Ortega Munoz : « Paysage » — Espagne

de cette rétrospective. Il semble qu'on aurait pu faire beaucoup, beaucoup mieux.

Autre vedette de la Biennale : Kandinsky, dont le pavillon allemand présente une rétrospective depuis les débuts jusqu'à la période fauve. Cet ensemble, bien mieux que celui qui nous fut montré à Paris, met en valeur les qualités authentiques de Kandinsky, son lyrisme, son sens du mouvement de la couleur profonde. Cette rétrospective Kandinsky est un des clous de la Biennale.

Autre rétrospective enfin, celle de Wols, qui révèle chez cet artiste des qualités de finesse et d'émotion. Nous sommes en présence d'un art discret, mais souvent plein de subtilités et d'évocation poétique.

Le pavillon italien

L'Italie nous avait habituée, les années précédentes, à la présentation de sculptures tout à fait intéressantes. Que sont-ils devenus ? Viani fait trop songer à Arp pour nous retenir ; Mastroianni présente des compositions hérissées et monumentales un peu monotones ; Signori se contente de formes en marbre au dessin élémentaire ; Cappello, lui, possède le mouvement et rythme, bien l'espace ; Franchina évolue lui aussi dans un monde épineux.

Quant à la peinture, l'exposition s'ouvre sur Campigli semblable à lui-même ; Gentilini révèle une imagerie pleine de séduction ; Lucini fait songer à Miro et Klee ; Vagnetti reste figuratif avec un sens précieux de l'harmonie et de la couleur ; Montanarini aime la violence et la couleur ; Becchi a un style rigoureux, aux compositions bien équilibrées et mises en page ; Bacci présente un éclatant informel aux harmonies très heureuses ; Breddo et Gar-

au procédé et à l'opérateur. Vladimir Rappoport pour Le Don paisible (U. R. S. S.), mis en scène par Serge Cherassimov, qui le rappelle, n'a rien à voir avec le fâcheux peintre de fresques héroïques de même nationalité.

Orson Welles, dont le film Touch of evil, laisse de marbre les membres du jury qui pourtant applaudissent en fin de projection des œuvres beaucoup moins attachantes, reçoit le prix du meilleur acteur, ce qui reste une façon comme une autre de se dédouaner d'un regret. C'est un

aspect de la Biennale de Venise, où les hauts fonctionnaires de la Biennale, les machines spectrales de l'involution des institutions, dans une fournaise d'électrodes.

Arp à la Galerie Edouard Loeb

La frêle apparence des reliefs d'Arp — notamment ces très purs reliefs blanc sur blanc — recèle d'étranges fraîcheurs d'émotion. Configuration d'un volier dans la

et Nannings sont des artistes de synthèse. La Pologne montre un peintre très influencé de Matisse et des compositions décoratives de Jarena assez jolies. Pas grand chose dans les pays arabes et en Roumanie. Plus que les machines aratoires de Childea, on retiendra de l'Espagne, les toiles d'arrangées de Rivera. Un peintre nous émeut : Munoz aux paysages sobres et prenants. Les Etats-Unis misent sur Tobey dont la rétrospective est, en effet, pleine de goût et d'ingéniosité. La Suisse reste vide en dépit des formes décoratives de Bill. La Hongrie montre de gentilles sculptures polychromes de Kovacs et les peintures de Czobol. La Russie reste fidèle au réalisme bourgeois.

Dans les petites salles faisant suite au pavillon italien, enfin, voici Segal à l'expression violente pour le Brésil ; Raza, Samani et Padamse pour l'Inde ; Gacacemi et Minassian pour l'Iran.

Mais tout ceci se résume en définitive à peu de chose et la Biennale sous le ciel pluvieux de Venise semble bien avoir laissé mouiller ses pétards. Témoin des poncifs actuels de l'art et de leur internationalisation, elle lance le signal d'alarme pour que cesse la confusion, l'antipathie et somme toute l'insignifiance. Mais y a-t-il encore des peintres dans le monde ? telle est la tragique question que l'on n'ose pas se poser.

Dans cette compétition internationale, la France arrive à quel point elle se sent seule, en tête de liste avec la rétrospective Kandinsky du pavillon allemand. Une dame « évaporée » m'a demandé à la fin d'un repas au « Paradis » : « Mais enfin, cette fameuse Ecole de Paris dont on parle tant, pouvez-vous me donner l'adresse ? »



François Arnel : « Mistral aquatique » (1957)

Damian à la Galerie Stadler

Art d'apparence contenue, voire de froideur — ou de froideur — où la matière picturale n'est rien d'autre qu'elle-même, ne propose rien que sa propre fin. Le gris, le noir, le blanc : ici rien n'est digne d'autre chose, d'une réalité qui transcenderait, illuminerait cette morne attente fait d'indifférence.

Permanence de l'Ecole de Paris

Nous apprenons avec plaisir que la Biennale de Venise vient d'être attribuée au jeune sculpteur espagnol Eduardo Chillida, né en 1924, à Saint-Sébastien. Chillida, après des études d'architecture à Madrid, a réalisé ses premières sculptures en fer forgé en 1947. A Paris depuis 1949, il expose à la galerie Maeght où sa première exposition individuelle en 1956 a connu un grand retentissement.

Calendrier des Beaux-Arts

GALERIE MAEGHT

« SUR 4 MURS »

BONNARD, MATISSE, BRAQUE, CHAGALL, KANDINSKY, BRANCUSI, LEGER, MIRO, GIACOMETTI, PICASSO, BAZAINE, TAL COAT Vernissage vendredi 26 juin

Studio PAUL FACCHETTI, 17 rue de Lille Peinture abstraite

GALERIE LOUIS CARRE

GILIOLI

10 AVENUE DE MESSINE

J. BUCHER, 9 ter, Bd du Montparnasse

BISSIERE

GAL. DENISE RENE - 124, rue La Boétie

HOMMAGE à LEON DEGAND

GAL. DINA VIERNY, 36, rue Jacob, LIT. 23-18. Jusqu'au 30 juin ; CINQ MATHRES PRIMATIVES : ROUSSEAU, BAUCHANT, SERAPHINE, BOMBOIS, VIVIN

MUSEE D'ART MODERNE DE LA VILLE, 10 rue de Valenciennes

Salon du DESSIN PEINTURE A L'EAU

MUSEE D'ART MODERNE DE LA VILLE, 10 rue de Valenciennes

Salon du DESSIN PEINTURE A L'EAU

MUSEE D'ART MODERNE DE LA VILLE, 10 rue de Valenciennes

Salon du DESSIN PEINTURE A L'EAU

MUSEE D'ART MODERNE DE LA VILLE, 10 rue de Valenciennes

Salon du DESSIN PEINTURE A L'EAU

MUSEE D'ART MODERNE DE LA VILLE, 10 rue de Valenciennes

Salon du DESSIN PEINTURE A L'EAU

MUSEE D'ART MODERNE DE LA VILLE, 10 rue de Valenciennes

Salon du DESSIN PEINTURE A L'EAU

MUSEE D'ART MODERNE DE LA VILLE, 10 rue de Valenciennes

Salon du DESSIN PEINTURE A L'EAU

MUSEE D'ART MODERNE DE LA VILLE, 10 rue de Valenciennes

Salon du DESSIN PEINTURE A L'EAU

MUSEE D'ART MODERNE DE LA VILLE, 10 rue de Valenciennes

Salon du DESSIN PEINTURE A L'EAU

MUSEE D'ART MODERNE DE LA VILLE, 10 rue de Valenciennes

Enfin, le centenaire de la naissance de Jules Verne, qui a été interprété avec une attention et une fidélité jalouses par Ake Claesson, Henrik Schmidt, Georg Funkquist, Ulf Palme et Eva Dahlbeck, ainsi que par la fille du héros et de l'héroïne de ce drame grimant : la jeune Kristina Lindquist, qui incarnait les quatorze ans d'Hedwige.

(Par Interim) : Claude-Henri Leconte

GALERIE KLEBER, 24, av. Kléber

DEGOTTEx

JACQUES DUBOURG 128 boulevard Haussmann

NICOLAS DE STUEL papiers collés

Inauguration 17 juin

GABRIEL PARIS

expose ses PEINTURES :

Galerie du Collège 40, rue du Collège

ses DESSINS : Librairie Le Soleil dans la Tête

10, rue de Valenciennes

Ror Volmar, 58, rue de Bourgogne

Invt, 93-43, près du Musée Rodin

Métro Invalides 100 VISAGES de

ISA MIRANDA

par PAULO GHIGLIA

18 juin-2 juillet

Galerie LA ROUE 16, rue Grégoire-de-Tours

CHAMINADE

Peintures

Musée National d'Art Moderne

KUPKA

Jusqu'au 13 juillet

GERMAIN

GOUCHES André SCHOELLER Jr

31, rue de Valenciennes

ANJ. 16-08

RAYMOND CORDIER

71, rue Guénégaud - 6^e

Peintures de PAOLO BUGGIANI

GALERIE FURSTENBERG - 4, rue Furstenberg

ANDRÉ MASSON

(Epoque 1922-1927) du 5 au 30 juin

CENTRE CULTUREL AMERICAIN 3, rue du Dragon - 6^e

Sam Francis - Shirley Jaffe - Kimber Smith

Jusqu'au 3 juillet



Wassily Kandinsky : « Impression : Le banc » (1914)

